

220

Ye

48061

55

RECUEIL
D'ÉPITRES

COMPOSÉES

Par M. l'abbé MOTHE (du Ger).



SAINTE-GAUDENS,

IMPRIMERIE DE J.-P.-S. ABADIE.

1846.

Y+

Ye

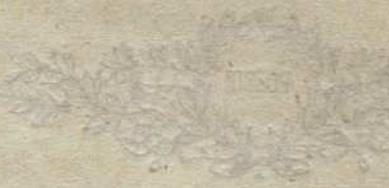


48061

RECORDS
D'ÉPITRES

COMPOSÉES

PAR M. L'ABBÉ DE LA MOTTE



PARIS, Chez J. C. LEBLANC

1763

PRÉFACE.

VIVANT en solitaire , au sein des Pyrénées ,
Je respire un air pur en dépit des années :
Occupant mon loisir à des sujets divers ,
Dans cet obscur séjour parfois je fais des vers.
Vois les bons ou mauvais livrés à la critique ,
Sans souci j'en attends le sort académique.
Mis désormais aux champs , mon Pégase vieilli
Se refuse à mes vœux , par les ans affaibli :
Je ferme mes ruisseaux devenus inutiles
A des champs par le temps rendus ingrats , stériles.

*Hos ego versiculos feci belle otia fingens
Carpere quos castos properat jàm Zoilus audax ;
Jàm fracto mihi parce cadenti frigore mortis ,
Ad labens imosque pedes in vota vocassem :
Talibus orabam dictis veniam que petebam
Invidus oratur frustrà qui parcere nescit.*

1777

Levant en sabbat, au sein des Pyrénées,
Le temple un air pur en défilé des années,
Ouvrant mon loisir à des sujets divers,
Sans que jamais je sois parvenu des vers,
L'air les bornes en manoirs livrés à la critique,
Sans souci, en attends le sort académique,
Mis désormais aux champs, mon Pégase vieillit
Se refuse à mes vœux, par les ans affaibli :
Le temple mes vers ne sont devenus inutiles
A des champs par le temps rendus ingrats, stériles.

Les yeux ravivés font belle oïse d'oiseaux
Les yeux deux castors propres à l'air d'oiseaux
L'air facile avec leurs cadences si vous voulez
Adieu ne finissent plus en votre occasion
Tous ces vœux de l'air d'oiseaux que l'on voit
L'air d'oiseaux d'oiseaux que l'on voit.

LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Chantons le roi du ciel dont l'insigne victoire
Fait briller à nos yeux la grandeur et la gloire.
Chevaux et cavaliers tout roule dans les flots ;
Il dit et mon salut jaillit du sein des eaux.
Dieu saint, quand tu parais, c'en est fait de l'impie :
Toi seul tu fais ma force et l'espoir de ma vie.
Ce n'est plus, sur le Nil, des fils le premier né,
Que l'on pleure en ce jour, aux larmes condamné.
Ce Dieu grand et vainqueur est le Dieu de mes pères,
A qui je veux offrir des louanges sincères.
Tel qu'un vaillant guerrier il s'avance aux combats ;
Le Puissant est son nom et tout vole en éclats.
Sur tes fiers ennemis, du faite de la gloire,
Dirigeant tes carreaux guidés par la victoire,
Tu fais marcher contre eux ton sévère courroux.
Ainsi qu'un faible chaume il les dévore tous.
Le vent de ta fureur fend la mer agitée,
Et l'onde qui coulait s'arrête épouvantée.
Tu parles et ses flots jusqu'à l'Inde épandus
Fuiant et laissent à sec les poissons éperdus.
Tu saisis de ta main et jettes dans les ondes
Armes, peuples et rois, et chariots et frondes.
Ces chefs si renommés, de pourpre tout couverts
Sans qu'il en réchappe un roulent au fond des mers.
Tombés comme une pierre aux monstres en furie

Ils servent de pâture aux mers de l'Arabie :
Ton bras de Pharaon triomphe avec éclat.
A toi seul appartient la gloire du combat.

J'irai, dit l'ennemi, j'arrêterai leur fuite,
Leurs dépouilles seront le prix de ma poursuite.
Mon âme que transporte un si noble dessein
Goûtera le plaisir d'un si riche butin.
Je prendrai mon épée et cette race altière
De lâches fugitifs périra tout entière.
Tu parles et la mer confond tout cet orgueil,
Ses ondes en courroux lui creusent un cercueil.
Dieu des merveilles, Dieu magnifique et louable,
Terrible et saint, quel est chez les forts ton semblable ?
Aux signes de ta main Pharaon s'endurecit
Tu commandes aux flots et la mer l'engloutit.
Oui ton bras est puissant et ta gloire sublime,
Tu voles au secours du faible qu'on opprime,
Et brisant ses liens tu le prends en tes bras,
Pour le porter en père au lieu que tu fixas.

De rage, de dépit la jalouse Idumée
Pour arrêter ses pas assemble son armée
Mais ta vive terreur, marchant devant les tiens,
Dissipe les conseils des fiers Chananéens,
Moab est dans le trouble, Edom dans l'épouvante,
Et tout le Chanaam immobile d'attente.
Que l'impie Amalec de ta bouche maudit
Entende avec effroi de tes foudres le bruit ;
Et craigne de troubler la marche glorieuse

Des enfants de Jacob, ta race précieuse.
Oui tu le mèneras à ce mont révééré
Où de ton héritage est l'asyle assuré :
Et de ce sanctuaire où règne ta présence
Écrase de Memphis la terrible puissance ;
Arrête de son roi le redoutable choc ,
O toi Dieu d'Abraham , d'Izac et de Jacob ,
Par delà tout espace étendant ta durée ,
Es-tu plus qu'éternel , ô roi de l'empirée ?

Les chars de Pharaon et ses fiers cavaliers
Affrontent sur nos pas les humides sentiers ;
Tu parles et les flots d'une mer courroucée
Punissent de ce roi la poursuite insensée,
Israël assailli d'ennemis si puissants
Traverse d'un pied sec les gouffres menaçants ,
Et voit avec frayeur , étendus sur les sables ,
De la fière Memphis les guerriers innombrables ,
Que ce cruel tyran , que l'ennemi des dieux ,
Apprenne par sa chute à révéerer les cieux.
Ce fut peu qu'averti par deux fois six prodiges
De ces signes il rit comme de vains prestiges.
Accorde , se repent , court après Israël ,
Le joint sur la mer rouge où l'attend l'Éternel ;
O vous, flots , suspendus , vous , ondes entassées ,
Noyez ces légions à mes vœux opposées.
Le Saint dit , et soudain la mer en bondissant
Revient sur Pharaon , l'accable en mugissant.
Ainsi furent vengés les enfants de Solime ,
Après quatre cents ans échappés de l'abyme ,

Et Dieu trouvé fidèle en ses divins décrets,
Les méchants confondus et les saints délivrés.
Pharaon qu'as-tu fait? quelle est ta barbarie?
Que de cris! que de pleurs! des mères en furie,
Te demandent leurs fils en naissant moissonnés,
A ta rage, à ta faux partout abandonnés,
Des femmes en pleurant épargnent ces victimes
Que sauve leur tendresse en dépit de tes crimes,
Par un pieux mensonge éludant ton courroux,
Suspendent les effets de tes funestes coups.
Plus humaines que toi de ta crainte hyppocrite,
Se moquent en secret, dans leur modeste gîte.
Dieu toujours juste accorde à leur compassion,
Le prix que demandait cette sainte action :
Augmente leurs troupeaux et leurs fils et leurs filles ;
Une moisson dorée enrichit leurs familles.
Seul tu proscris, oui seul, cieux frémissiez d'horreur,
Un âge que Bel'one épargne en sa fureur.
Dis, dis, pourquoi ces monts de pierres amassées
Par un peuple opprimé, jusqu'au ciel entassées?
Si Dieu de tes desseins n'avait borné le cours,
C'en était fait, oui fait d'Israël, pour toujours.
Ainsi faisait jadis le trop fameux Hérode,
Poursuivant un enfant à ses vœux incommode :
Sous le fer homicide aux champs Iduméens,
Tombaient les nouveaux nés par milliers de ses mains.
Rachel en proie aux pleurs, Rachel inconsolable,
Déploire de ses fils la perte irréparable.

LA CRÉATION.

Vouloir en Dieu c'est faire, il dit et tout est fait,
Il parle et le néant obéit et se tait.
Les champs de l'infini long-temps déserts, stériles,
Se peuplent d'animaux, d'arbres, d'herbes utiles.
D'un concert unanime oiseaux, bœuf et moutons
Font entendre à l'envi leurs chants sur divers toas.
Construits diversement l'un mugit, l'autre bêle,
Au lion qui rugit succède Philomèle.
De différents instincts, et divers en grandeur,
Ils rendent par leurs chants hommage au Créateur :
Vêtus les uns de poil et les autres de plume,
Ils sont fiers et contents sous leur nouveau costume.
Oui, varier et fondre en cent mille façons
Les traits à discerner des êtres à foisons,
C'est un fait, un miracle à passer la portée
De toute intelligence angélique, exaltée.
O richesse étonnante ! ô trésor infini !
Toi seul, tu peux, oui seul, avoir a tout fourni ! !.

Existant éternel, sublime intelligence
Sans passé, sans futur, gloire de ton essence ;
Ah ! plus je te médite et moins je te conçois,
Que j'admire ce sage avec raison je crois,

Qui faisait tous les jours de nouvelles remises ,
Quand on lui demandait des réponses précises.
Le pouvoir sans agir équivaut au néant :
Agir est au pouvoir gloire et contentement.
- Accours , ô toi soleil , ornement de ce monde ,
Qui présides au jour dans la sphère profonde ;
Apprends-nous si six mille est le nombre des ans ,
Que comptent devers eux tant de globes errants ?
Tu le sais , ô soleil dont la vive lumière ,
Atteint au bout du monde en ta noble carrière.
Dis , n'est-il pas des corps qui grands et sans pareils
Suivent sans murmurer la loi d'autres soleils ;
Au bout de l'univers , cachés à notre vue ,
Subissent-ils la loi de la force inconnue ?
Sont-ils contemporains ou plus jeunes que Dieu
Tant d'astres que l'on voit sous le ciel en tout lieu ?
Viens , philosophe , viens défendre ton système.
Hardi , soutiendras-tu sans craindre l'anathème ,
Que Dieu ne fut jamais sans créer , sans agir ?
Le penser , c'est dis-tu respirer pour dormir :
Que c'est perfection d'exercer son adresse ,
Que c'est gloire pour Dieu , gloire pour sa sagesse ;
Que la lumière enfin n'est pas pour le boisseau :
C'est donner , je t'entends du grand et du nouveau.
Hélas ! l'éternité de la brute matière
Et le néant fait-être à la saine lumière ,
Sont un égal abyme et nos courtes clartés ,
S'étonnent à bon droit de ces difficultés.
Envain la raison cherche en ce grand labyrinthe

Une issue à sortir de cette obscure enceinte ;
Et c'est chercher un bout à qui n'en eut jamais.
Quittons cette recherche et marchons désormais,
Sur un sol moïn mouvant, qu'une mer trop profonde
Reçoive de la foi l'encre ferme et féconde.
N'est-il pas des sujet dignes de notre esprit,
Où sans danger on peut penser ce qu'on écrit ?

Astres resplendissants, répondez à ma muse !
Quelle est votre nature ? ah ! si je ne m'abuse
Vous n'êtes pas, je crois, ce que vous paraissez ;
Sans clarté la plupart, mais tous brillant assez ;
D'autres brûlant au cœur avec de grandes flammes
Font l'admiration des plus sublimes âmes ;
Sont autant de soleils foyers de mouvement
De ces globes qu'on voit briller au firmament.
O flambeau qui toujours brûlez sans vous éteindre,
D'où vous vient l'aliment à ne jamais vous plaindre ?
Dévorés de vos feux, sans être consumés,
Sans nouvelle matière et jamais affamés !
Que n'êtes-vous ici, lampes de cette espèce :
Ah ! dès-lors plus de nuit, et dès-lors jour sans cesse !

Vous qui brillez d'emprunt, du paon comme le geai
Empruntant la parure au beau soleil de mai,
Vous étalez l'éclat d'une grande opulence,
Contents et satisfaits au sein de l'indigence.
Au défaut de rayons en propre appartenant,
On sait s'approprier ceux d'un voisin puissant.
Nul donc n'est pauvre au ciel, ou du sien ou des autres,

On y sait refléter les rayons de ses hôtes.
Orbes grands et nombreux, êtes-vous habités,
Et qui sont vos colons, et quelles leurs clartés?
Ces êtres seraient-ils des monstres redoutables,
Ou des hommes en tout plus que nous raisonnables?
Est-il chez vous des rois et de grands magistrats
Des savants renommés, d'éloquents avocats?

Chaque soleil faisant son ordre planétaire,
Que de mondes, ô ciel! dans cette immense sphère!
Dans l'espace étendu que de choses à voir,
Pour nous si désireux d'apprendre et de savoir,
Le monde fut donné pour prix de la dispute :
Nous en usons, Dieu sait, et sans fin est la lutte.
On parle avec chaleur dans les discussions ;
C'est à n'en pas finir en toutes questions !
O mondes inconnus, ô terres solitaires,
Qui peuplez l'infini d'habitants téméraires.
Connûtes-vous l'erreur de nos premiers parents,
Superbes, emportés, fiers et récalcitrants?
L'arbre au fruit défendu germa-t-il dans vos plaines?
Arbre au fruit attrayant si fertile en fredaines.
A la maudite pomme a-ton mordu chez vous?
Et quel Dieu des trois s'offre au céleste courroux?
Quel est ce nouveau Christ, rédempteur de ces mondes!
Et trouverez-vous grâce, ô misères profondes?
Les rocs sont-ils fendus, le soleil obscurci?
Les morts ressuscités et Sion endurci?
Le sang d'un Dieu coulant sur un nouveau Calvaire,
Y sera-t-il le prix en tout temps nécessaire?

Que de réparateurs, dans l'immense cahos,
Le possible est ici sur tout humain propos!

Arrête et je réponds, ô valeur infinie,
Du prix offert pour eux dans la triste agonie.
Victime unique, hélas! mais qui suffit pour tous,
Fallut-il racheter cent mondes en courroux.
Astres aux crins ardents, sinistres phénomènes
Vous aurait-on soumis à des règles certaines?
Ou marchant au hasard, libres, indépendants,
Allez-vous dans l'espace au gré de vos penchants?
Et seriez-vous placés hors de la loi commune
Pour être aux corps brûlants une manne opportune?
Dans un plan général, soleils coordonnés,
Pour être votre pain seraient-ils destinés?
Dans un temps défini, d'après vos exigences
Iraient-ils se jeter au gouffre de vos panses?
Et compenser ainsi le dommage causé
Par l'émission faite en un cours imposé.

D'où vient que la grandeur apparente en ces masses,
N'est nullement changée aux célestes surfaces?
Le volume d'un homme après qu'il a mangé,
Est-il à nos regards sensiblement changé?
De même les soleils dévorent les comètes,
Comme fait les vaisseaux la mer dans les tempêtes.
Ces astres vagabonds qu'on ne peut définir,
Allant et revenant du zénith au nadir,
Courent à l'horizon d'une force étonnante,
A faire craindre un choc à la terre ambulante.

Dès lors tout en ruine , et les monts renversés ;
On ne verrait bientôt que débris entassés.
Soudain la mer sortant de ses gouffres affreux ,
Couvrirait l'univers de ses flots écumeux.
Noé pour cette fois fut-il bien dans son arche ,
Qu'à la merci des flots eut vu son patriarche.
Dès lors plus d'animaux et plus d'êtres vivants :
Le cahos eut repris sa place pour long-temps.
Jusqu'à ce qu'une voix redoutable et tonnante
Fît entendre à la mer sa volonté puissante ;
Lui creusât de rechef des gouffres ténébreux
Pour y loger ses eaux et ses montres hideux.

La matière subtile , abondante , étendue ,
Dans l'espace , partout , sans masse répandue ,
Qu'admettent Démocrite et bien d'autres pareils
Sans comètes serait l'aliment des soleils :
La chimie et ses gaz que sont-ils autre chose ?
La matière subtile objet de cette glose.
La manne nécessaire à tant d'astres brûlants ,
Si pénible à trouver , désespoir des savants ,
Problèmes et travaux , pour eux fourches caudines ,
Sont résolus enfin et nos gens hors d'épines.
Des astres enflammés les torrents lumineux ,
Écoulés dans l'espace en faisceaux si nombreux ,
Éprouvant le retour des courbes circulaires
Iront par sympathie à leurs brillantes sphères
Restituer des biens qui n'étant pas perdus ,
Reviennent par des pas aux humains inconnus.
Si ce n'est pas du vrai , du moins c'est du probable ,

Et voilà ce qu'il faut en matière semblable.

Pour tout dire en un mot et donner du relief
A l'acte créateur en butte à plus d'un grief,
De loin en loin un globe en voiture céleste,
De la terre devrait ôtant l'impur qui reste,
A jamais la purger de tant d'êtres souffrants,
Vrai fléau des humains, repaire d'indigents,
Enclins aux noirs méfaits, artisans de discorde,
Troublant les citoyens amis de la concorde :
Ainsi seraient ôtés au gré des nations
Ces éternels agents de révolutions,
Et voilà ce qui manque et serait nécessaire,
Pour oter de céans un trop plein de misère.
Dans un espace étroit les mortels resserrés,
Regrettent les beaux champs des globes azurés ;
De ses immenses eaux en sa vaste ceinture,
Thétis nous enveloppe, étreint, gronde et murmure ;
Sur nous le double tiers par Neptune conquis
Donne au peuple nageur l'avantage et le prix.
Homme, fais-toi poisson. Roi d'un plus grand empire
Laisse au fils de Philippe et la Perse et l'Épire.
Comment exécuter un si juste dessein ?
Par un contact sans choc et sans secousse enfin.



SUR LE LIBERA.

Tu demandes des vers faits sur le *Libera*,
Noble fruit d'un travail que ma main prépara.
La foi nous y révèle un étonnant mystère,
Fait pour épouvanter et le ciel et la terre :
Regarde, qu'entends-tu? le céleste clairon
Appelant les humains au redouté vallon.
O toi, son effrayant, trop fatale trompette,
Qu'embouche un chérubin à cette triste fête;
Ah! qui pourra t'ouïr sans sécher de frayeur!
O repentir tardif, angoisses et malheur!
Vois du nord au midi, du couchant à l'aurore,
Briller du rédempteur le signe qu'on adore.
Soudain les morts émus s'éveillent en sursaut
Les os aux os rejoints s'animent aussitôt;
La peau, la chair, les nerfs, les couvrent à la hâte,
Vois-les debout aux champs où la terreur éclate.
Armée immense, hélas! forêt d'êtres vivants.
Mers et terres, rendez ceux qu'enserrent vos flancs!
A pas lents ils vont tous en foule désolée
Vers les sombres sentiers de la triste vallée.
Peu rassuré, le juste en ce final débat
Attend pensif, tremblant, l'arrêt de son état.
Vous, les élus du Christ, rachetés de sa grâce,

Nous maudits relégués loin de l'auguste face,
Nés pour glorifier le céleste courroux,
But nécessaire aux traits d'un Dieu grand et jaloux.
O champs de Josaphat, champs de deuil, de colère,
Oh! que deviendrons nous en ce jour de misère!
Jour de calamité, jour de confusion,
De pleurs, d'amers regrets, de tribulation!
Ainsi le veut, ô Ciel, un pouvoir peu propice,
Ainsi l'ordonne hélas! la suprême justice!
Lis ce saint monologue où l'auteur bon chrétien
Va parler à lui-même en ce grave entretien.

Mon âme, est-ce bien toi? que fais-tu là ma reine?
Ferais-tu les apprêts d'une course certaine?
Ma belle connais-tu que nous nous en allons?
Sais-tu que pour toujours tu quittes ces vallons,
Témoins de tant d'ébats objets de ta tendresse?
Seras-tu sans regret au jour de la détresse?
Du sommet de ces monts mesurant la hauteur
De ce ciel si brillant où s'adresse ton cœur,
Penses-tu que d'un bond franchissant cet espace
Tes pieds te porteront au séjour de la grâce?
Ne crains-tu pas hélas! que quelque beau matin
Tes ailes au soleil ne fondent en chemin?
Ignorest-tu le sort de ce fils de Dédale
Qu'une chute entraîna sur la rive infernale?
Ce voyage, ma belle, à tous est périlleux
De douleur en douleur on y marche en tous lieux.
Les maux de cette vie en passant dans une autre
Deviennent éternels au dire de l'apôtre,

Qui saisi d'épouvante en ses doctes écrits
Redoute d'augmenter le nombre des proscrits.
Couronne qu'il attend des mains du juste juge,
Tu n'es plus à ses yeux un assuré refuge !
Dans sa vive terreur après tant de travaux
Il craint d'être privé de l'éternel repos.
S'il en est de la sorte et que les saints eux-mêmes
Ne puissent être exempts de ces frayeurs extrêmes,
Ah ! que deviendras-tu, pécheur impénitent,
Au jour de la colère, au jour du jugement ?

Les cris, les pleurs, le bruit de la mer agitée,
La terre en ce moment hors d'elle transportée,
De secousse en secousse augmentant la terreur
Mettra le dernier trait à ce tableau d'horreur.
Le soleil obscurci, les étoiles tombantes,
Tous les vents déchaînés, les bêtes frémissantes,
Des tourbillons de feu pleuvant de toutes parts
Consumeront au loin et cités et remparts.
De leurs bruyants éclats les éclairs, le tonnerre
Jusqu'aux climats de l'ourse ébranleront la terre.
A ce triste spectacle, ô rêve de mon cœur !
Où trouver un asile à calmer ma frayeur !

Venez et descendez, collines et montagnes,
Venez, tombez sur nous, nos maisons, nos campagnes !
Du juge inexorable aux pécheurs malheureux
Dérobez la présence en ce moment affreux.
Qui de nous osera dans ce péril extrême
Hardi, parler pour eux devant l'être suprême ?

Les remords du méchant qui verra tout périr
Commenceront les maux qui le doivent punir.
Mourir, dit-on, n'est rien , c'est fermer la paupière,
Du soleil qui nous luit désertter la lumière.
Certes s'il est ainsi, cesse de te troubler
Mais en es-tu bien sûr pour être sans trembler?
Ce départ sans retour m'étonne et m'épouvante,
De l'abîme éternel ô redoutable attente !

Des maux le plus poignant qu'on éprouve ici-bas
C'est d'ignorer le sort que nous fait le trépas.
Tu triomphes, méchant, mais attends la lumière
Que le ciel fera luire à ton heure dernière.
O vérité tardive, ô secours impuissant,
Devais-tu ne montrer le port qu'en périssant !
Le parti le plus sûr , et tel que la prudence.
Le prescrit ici-bas, c'est à tous l'innocence.
Ah ! que ne puis-je faire en ce monde nouveau
Un bon petit voyage avant d'être au tombeau !
C'est alors que mon âme, ardente dans sa course ,
Prendrait un noble essor vers le pôle de l'ourse.
Là, voyant le Lazare en un séjour charmant
Couvrir sa nudité des feux du diamant,
Et ses haillons changés en brillantes étoiles ,
Du doute alors seraient percés les sombres voiles.
Ah ! que n'a-t-on ce bien pour confondre l'erreur ,
De tous les arguments ce serait le meilleur !
Non que ma foi chancelle aux vérités bibliques,
De nos sacrés écrits monuments authentiques.
Mais je désirerais, et pour un plus grand bien,

Un surcroit de lumière à ce docte entretien.
Et bien qu'en pareil cas l'on dise : ils ont Moïse,
Une preuve directe irait mieux à l'église.
Ah ! que ne puis-je donc de l'abîme éternel
Des méchants évoquer quelque grand criminel
Portant la noire empreinte et les marques visibles
Des tourments qu'il endure aux champs inaccessibles !
Ce fait ferait lui seul plus que cent arguments
De nos savants docteurs pérorant sur les bancs.
Le récit que j'en fais est-il d'un dogme à croire,
Ou d'un songe à sortir par la porte d'ivoire ?
Le Ciel a tous mes vœux; qu'il me reçoive en paix
Après douleur hélas ! de mes tristes excès !
Voilà mon chant de mort et ma lugubre absoute,
Mon *Dies iræ* partons et faisons bonne route.

Sit in pace pallidula mea

Rigidula, tremula die illâ

Calamitatis et miserix

Magnâ et amerâ valde.



SUR JOB.

En juste résigné Job patient et doux
Maudit les jours de l'homme objet de son courroux :
Plein d'ennui, d'amertume, exécrant sa naissance
Il fait voir de l'horreur pour l'humaine existence.
A ce funeste don préférant le néant
Il veut ou ne pas naître, ou mourir en naissant :
De sa fécondité Job fait à la nature
Un crime impardonnable, en gémit, en murmure.
Si le sein maternel n'eut été son berceau,
Que de maux épargnés avant d'être au tombeau !
Job eut-il jamais vu sept garçons et trois filles
En un jour écrasés aux fêtes de familles ?
En vain pour eux il offre et moutons et brebis,
Le sang de ses troupeaux ne sauve point ses fils ;
D'opulent qu'il était tombé dans l'indigence
Le saint voit en un jour fondre son opulence.
Esclaves et troupeaux par l'Arabe enlevés,
Soudain le mettre au rang des pauvres achevés.
Sur son fumier réduit à se soigner lui-même,
Délaissé de sa femme en un besoin extrême,
Et de la tête aux pieds, d'ulcères tout couvert
D'un têt racler le pus qui tombait de sa chair.
Des amis faux, ingrats lui supposer des crimes
Qu'il n'a jamais commis, pour rendre légitimes
Les peines qu'il souffrait ; mais parlons franchement

Les maux ne sont-ils pas à tous également?
Sans absurde peut-on régler la providence
Sur les prétendus droits d'une maigre innocence?
Pour être juste est-on, vains discoureurs, exempt
Des maux de l'univers? L'enfant pleure en naissant!
Ah! s'il était ainsi les honneurs, les richesses
Seraient acquis aux saints pour prix de leurs prouesses.
La vertu désormais ne serait qu'un calcul,
Un objet d'intérêt, un sujet de cumul.
Non le monde n'est point un lieu de récompense,
Mais plutôt de combats, de peines, de souffrance.

Qu'il soit, dit Job, maudit le jour où l'homme est né.
Mieux devait-il la mort à cet infortuné!
Qui saturé de maux de toutes les espèces
Ne vit et meurt qu'en proie aux douleurs aux angoisses:
Qu'il ne soit pas compris dans les mois et les ans;
Que solitaire il soit mis au rebut des temps;
Qu'il aille luire aux sœurs par Minos condamnées,
Pour avoir fait périr, en femmes forcenées,
La nuit de leur hymen leurs innocents maris,
Par elles de concert assassinés, trahis;
Qu'il porte sa clarté loin des zones vivantes,
Au fond du Groënland et des glaces flottantes,
Là qu'il gèle et qu'il glace attendant le soleil
Si lent à réchauffer un climat sans pareil;
Qu'il réserve ses feux aux grelottantes ourses
Filles de Lycaon, en leurs pôlaires courses;
Qu'il préside au lever du grand Léviathan,
Dominateur des mers et roi de l'océan;

Que l'insensé qui rit des dangers de la vie
L'attaque alors qu'il dort, avant une éclaircie.

Que cette nuit fatale où l'homme fut conçu,
Soit la nuit d'un guerrier en ses assauts déçu ;
Que son obscurité, propice à l'adultère,
Couvre de son manteau les forfaits du sicaire.
Qu'on n'entende que cris, que pleurs à tous moments,
Que la terreur éclate en longs gémissements.
Pour le commun repos, que le soleil s'éteigne,
Il n'a que trop duré de cet astre le règne.
Si tant de malheureux ont recours à la mort
Par acte volontaire, en haine de leur sort,
Faut-il s'en étonner; après longue agonie
Est-il rien de plus doux que de finir la vie?

Si devant exister on eut pris ton avis
Qu'aurais-tu répondu, toi d'un mortel le fils?
Ah ! plutôt le néant et la mort éternelle
Que les maux, les soucis de la sphère actuelle.
Qui des morts eut voulu, sans les eaux du Léthé,
Au siècle revenir après l'avoir quitté?
Sublime fiction qui toujours admirée
Fut le noble penser d'une muse adorée !
Les anciens ont écrit que le premier bonheur
Était de ne pas naître, encore et sans erreur
Ont dit que le second était de mourir vite :
C'est qu'ayant avant nous dans la coupe maudite
Bu les premiers, hélas ! dans la lie et le marc
Ils ont trouvé le fiel de l'adamite écart.

SUR LA POUDRE.

O toi qui fais voler les rochers en éclats,
Agent mystérieux si terrible aux combats,
Où prends-tu cette force étonnante, inconnue ?
Et d'où te vient ce son qui va frapper la nue ?
Fier germain du Vésuve et frère de l'Etna,
Tu tonnes ainsi qu'eux, comme le mont Hécla.
Dans un tube d'airain ta puissance captive
Eclate avec fureur par ta force expansive,
Détruisant de ses feux, les tours et les châteaux
Elevés dans les champs, bâtis dans les côteaux :
Inconnu des anciens, merveille de notre âge,
Les armes des vieux temps te cèdent l'avantage.
Ton dard frappe plus fort, et de près et de loin,
Il va comme l'éclair et suit l'œil au besoin,
Porte partout la mort et sème l'épouvante ;
Partout on applaudit à ta force étonnante.
Par ton effort chassés on voit bondir en l'air
Echappés de l'airain d'énormes rocs de fer :
Tremblants, nous attendons dans nos tristes chaumines
D'un assaut imprévu les célestes ruines ;
Aux enfers réserré soulevant les remparts
Tu les lances, détruits, au loin de toutes parts.

Au vague sans limite abandonnant sa course
La folle bombe atteint aux rivages de l'ourse.
Le nombre, au haut des airs, de tant d'astres errants
Croîtrait sans le grand poids qui borne ses élans,
Et ravageant les cieux de son vaste incendie
Par sa chute aux humains fait craindre pour la vie :
Qui voit venir ce monstre au feu d'un fer durci,
Va d'un ton suppliant au Ciel crier merci,
Craignant pour sa famille et pour la république
Des assauts répétés un dénoûment tragique ;
Les flammes aux maisons et les temples ardents
Offrent à nos regards l'image des volcans.
Serrés contre leur sein les mères consternées
Tiennent les tendres fruits de leurs jeunes années.
Regarde, qu'entends-tu ? sur le sombre horizon
De l'airain enflammé j'entends frémir le son.
Qu'il est puissant ce bruit qu'au loin l'écho répète !
Les oiseaux effrayés cherchent une retraite.

O siècles inventeurs que vous avez tardé !
Ce grec des dieux eut eu l'encens par vous aidé.
Au lieu du bruit mesquin d'une roue ambulante
Il eut eu le vrai bruit de la foudre tonnante ;
Et tous les grecs émus d'un tonnerre si haut
Seraient tombés aux pieds du Jupiter nouveau.
Si l'énorme Encelade et le fier Briarée
De tes feux eussent su la force concentrée,
C'en était fait des dieux ; vaincus et fugitifs
Ils seraient des géants devenus les captifs,
Et nous, ensevelis sous les débris célestes,

Serions de ces combats les victimes funestes ;
Et, sans maître et sans loi, l'univers à l'instant
Brisé de toutes parts rentrerait au néant ;
Jupiter désarmé de son bruyant tonnerre
Ne serait plus l'effroi des méchants sur la terre,
Mars vaincu, terrassé, sans chariot, sans dards,
Ne serait plus le Dieu des héros, des Césars.
Vénus perdant aussi sa riante ceinture
Ne ranimerait plus la féconde nature.
Plus d'amour, plus de vie, ô triste, ô cruel sort !
Tout ici-bas serait au règne de la mort !

Maudit soit l'inventeur : trop heureuse ignorance,
Que de maux évités par ta juste influence !
Si le grec eut appris des efforts si puissants,
Troie aurait-elle vu les assauts de dix ans ?
Qu'est ce cheval de bois, qu'un conte ridicule
Pour prendre une cité que défend un Hercule ?
Si ce grand Opéus, le Vauban des anciens
Ne sut pas mieux, rions des Vaubans athéniens.
Que de débris épars, que de villes détruites !
Les morts couvrent au loin des plaines non petites.
Le grand Napoléon, après vingt ans d'efforts,
Ira sans gloire hélas ! descendre chez les morts !
A ce noble guerrier, après vingt ans de gloire,
Après tant de hauts faits tu ravis la victoire !
D'un coup, en un seul jour, sur le germain conquis
De soixante lauriers tu lui ravis le prix.
Elément de malheur, avengle en ton caprice
Tu frappes la vertu de même que le vice :

Et sa garde immortelle où sont tant de héros,
Sous tes feux écrasée achève ses travaux.
Guerrier, législateur, grand et vaste génie
Les siècles dureront à refaire ta vie.
Vingt siècles attendaient le moderne Annibal,
Autant il en faudra pour former ton égal.
Zama fait disparaître et Trazimène et Cannes ;
Carthage après ce jour revient à ses cabanes.
Montenote, Wagram, Austerlitz, Marengo
Périssent pour la France aux champs de Waterloo.
Ces deux nobles guerriers, pareils en tant de choses,
Sont pour l'histoire un champ à rechercher les causes.
Oui Zama, Waterloo se ressemblent au fond.
L'un perdit le premier et l'autre le second.
L'un meurt sur les rochers de cette île fatale,
L'autre chez Prusias du poison qu'il avale.
De lâches ennemis haïs, persécutés,
Ils meurent en laissant deux grands noms redoutés.
Le premier vit la chute hélas ! de sa patrie,
L'autre de son empire, au fond de l'Hespérie.
Fortune tu trahis deux immortels héros
Par ta main élevés pour tomber de plus haut !
Et l'orgueilleux Romain qu'étonne sa fortune
 Craignant pour ses lauriers se livre à sa rancune.
Unique dans les maux, constant dans les revers,
Il lutte avec fureur contre de honteux fers,
Manque aux traités, devient cruel par politique.
La crainte du passé rend le Romain inique.
Hélas ! après Zama, dans le sénat romain
Delenda Carthago fut le noble refrain !

Le stoïcien Caton eut-il en deux cents langues
Qu'il l'eut dit deux cents fois dans toutes ses harangues;
Il n'y manquait jamais, c'était tout son discours;
Sa haine pour Carthage allait croissant toujours.

Dans ses conseils publics l'Europe à notre France
Fait la même menace en sa haute arrogance.
Ah ! si tu revenais ô grand Napoléon
Que petits près de toi sont ces grands sans renom !
Ils ont bien pu s'asseoir à ton illustre place,
Mais l'égaliser non, non, ô funeste disgrâce !
S'il naissait ce héros pour qui priait jadis
La reine de Carthage en proie à ses ennuis ;
Le superbe à son tour cédant à la fortune
Pourrait ne pas trouver l'arrogance opportune.
Si des cendres du grand et fier Napoléon
Il sortait un vengeur digne de ce grand nom,
La France reprendrait sa gloire et sa puissance
L'Eridan et le Rhin, reviendraient à la France.
O vous fleuves si fiers de couler sous nos lois,
Vous verrons-nous un jour au pouvoir de nos rois !
Vœux superflus mais vrais, ô regrets inutiles
Vous n'êtes plus à nous champs belges si fertiles !
Prix d'un sang généreux versé dans cent combats
De l'aurore au couchant, du sud aux noirs frimats.
A ces illustres morts donnons de justes larmes
Ils moururent pour nous, pour nous prirent les armes,
Droits naturels rendus à nous qui les pleurons
Conquête de ces morts que tous nous vénérons !

Agent prodigieux, charbon et sel nitrique
Au soufre combinés par le gaz électrique,
Merveille de ce temps, terreur de l'univers
Fertiles en débris sur la terre et les mers,
Tous les jours on ressent en Europe, en Asie
Les funestes effets de ta rare énergie
La main qui te pétrit victime de tes feux
Epreuve de cet art les efforts dangereux :
Ouvriers et bâtiments par de cruels désastres
Retombent en lambeaux de la sphère des astres.
Issu du noir Tartare, engendré des volcans,
Elément destructeur, ennemi des vivants
Tu portes le trépas dans les champs de bataille
Où pleuvent les boulets, les balles, la mitraille.
Ainsi, braves Gaulois, au jour de Waterloo,
Pérites par milliers sur la Sambre et l'Escaut.
Toi qui servis si bien tant de fois la patrie,
Devais-tu te tourner contre notre Austrasie ?
Tes desseins étaient-ils de briser de ta main
L'édifice élevé par tant de sang humain.
Hélas ! qu'as-tu permis providence éternelle ?
Devait-on renverser une œuvre grande et belle !



SUR LA COMÈTE DE 1812

A UN ASTRONOME

Parce Metu!

Astre aux feux menaçants qui des griffes de l'ourse,
A nos yeux effrayés t'élanças en ta course,
Comète, nous viens-tu prédire des malheurs,
Et joindre à tant de maux de nouvelles douleurs ?
Sous tes pâles rayons qui traînent l'incendie
En faisceau lumineux sous la voûte arrondie,
Chez les tremblants humains, viens-tu comme jadis
A la mort de César par de nouveaux délits
Effrayant l'univers ranimer des vengeances
Dont vingt ans avec peine étouffent les semences ?
Par de sanglants édits rallumer des fureurs
Dont le noir souvenir rappelle les horreurs ?
Mais après tant de deuil est-il des maux encore,
Qu'on doive redouter de l'effrayante aurore,
De cet astre étonnant dont la crinière en feu
Va semant l'incendie et l'alarme en tout lieu ?

Hélas ! des préjugés antiques et sinistres
Accusent tes rayons d'influences si tristes,
Qu'un jour ton feu, dit-on, funeste à l'univers,

En poudre réduira les terres et les mers ;
Qu'entraînée au soleil ta masse redoutable
De cet astre accroîtra le globe incomparable ;
Qu'alors tout périssant dans les feux et les pleurs ,
L'univers ne sera que cendres et malheurs.
Daigne le Ciel, propice à notre humble planète
Epargner les horreurs d'une telle défaite !
Et puissions-nous encor goûtant quelques beaux jours
A l'abri de ces maux en terminer le cours !

Et les sots préjugés et les doctes systèmes
Causent chez les humains des désordres extrêmes.
L'un dit : gare la guerre, ou la peste, ou la faim,
De tous les maux cet astre est le signe certain.
L'autre pour m'achever appelant la Comète
Me dit que tous ses feux prêts à choir sur ma tête
Vont brûler sans retour ma maison et mes biens ,
Ma femme et mes enfants , en un mot tous les miens.
A ces mots, plein d'effroi, triste et tout en alarmes,
Je m'éveille en sursaut, la nuit, fondant en larmes ;
Soudain à ma fenètre en soupirant je cours
Craignant de voir déjà ces feux gagner les tours ,
Dont les noirs tourbillons descendant des montagnes
D'un cours accéléré ravagent les campagnes.

Rassuré , mais toujours redoutant le courroux
De cet astre ennemi , je me tâte le pouls,
Consultant ma santé pour voir si dans mes peines
Il ne circule rien de sinistre en mes veines :
Mais quel étonnement ! dans la nature, en moi

Rien ne change en ce jour en dépit de l'effroi !
Les astres avec ordre en leur course enflammée
Observent des saisons la marche accoutumée ,
Les fleuves, les ruisseaux fidèles à leurs lois
Enflent de leurs tributs les mers et les détroits :
Et moi de même encor libre de toute atteinte
Je suis à ressentir l'effet de tant de crainte.
Les habitants de l'air dont les tendres ébats
Appellent les amours en nos rians climats ,
Sous leurs pieds amoureux foulant des terreurs vaines
Bravent tout cet effroi qui cause tant de peines ;
Défiant la Comète et tout son grand courroux
Ils chantent, au milieu de ces mortels sans poulx,
Le triomphe de l'ordre assuré par le maître
Qui soumit le cahos au pouvoir de son sceptre.

L'astre si redouté qui brille à l'horizon
En torrents de lumière étale à ma raison ,
Un astre dont le cours suivant la loi commune,
S'accomplit sans causer de céleste infortune.
Que serait l'univers si, dédaignant leurs lois,
Les astres au hasard comme les loups au bois
Hors du sentier prescrit aux plaines azurées
Se bravaient, se heurtaient en masses égarées ?
Que de combats, d'assauts: aux clairs champs de l'Ether,
Les astres en fureur n'iraient que pour lutter ?
Soudain dans le cahos la nature abîmée,
L'univers ne serait que cendres et fumée.

En vain l'anglais pour rendre un noble équivalent

Veut au père du jour qu'il dépouille en tremblant,
Par un riche cadeau faire oublier l'injure
Que reçoit de sa main l'astre de la nature;
D'une blonde Comète à ses feux appauvris
Il consent l'abandon pour apaiser ses cris ;
Et connaissant ses torts à cet astre en colère
Par amende honorable il livre notre sphère :
En dépit d'un système au monde si fatal
Tout dans cet univers marchant d'un pas égal ,
Rit de la docte erreur et dément l'imposture
Qui du désordre fait la loi de la nature.
J'ignore si souvent le soleil en reçoit ,
Mais je sais que ce corps n'augmente ni décroît
Et qu'il est aujourd'hui tel que le vit mon père ,
Constant en sa grandeur, immuable en sa sphère.
Ce qui ne serait pas si des astres si grands
A force de rouler perdant leurs mouvements,
A nos yeux consternés de leur courbe brillante
Se laissaient choir aux feux de la masse brûlante.
D'un accent plus hardi sur ce grave sujet
D'une chute au soleil m'expliquant clair et net,
N'en déplaise à Newton, je la tiens impossible,
Contraire en tout aux lois de cet ordre visible.
Oui la force angulaire égale en ses rapports
Empêchera toujours la chute de ces corps ;
Et tant qu'ils chercheront à fuir par la tangente
Ils ne peuvent tomber dans cette mer ardente :
Et la diagonale à l'angle radieux
Tombant sur les côtés et la tangente aux cieux,

Réunie au rayon , la force parallèle ,
Détruite et succombant à l'action cruelle
De sa rivale enfin ; voilà ce qu'il faudrait ,
L'impossible en un mot pour ce terrible fait.
La Comète qui fût si près du feu solaire
Tomba-t-elle jadis en sa brûlante sphère ?
Non il n'est point de cause en tout cet univers
A faire redouter un semblable revers.

La force qui préside aux mouvements célestes
Est la même partout ; si des causes funestes
La détruisent ici , de même alors partout
Elle peut l'être encor de l'un à l'autre bout.
Et les globes pleuvant des rayonnantes plaines
S'entasseront au Ciel par milles et centaines.
La sage providence et l'absurde destin
Repoussent à l'égal un système aussi vain.

Toi qui sans t'appauvrir , d'une splendeur égale
Poursuis de tes bienfaits la course libérale ,
Astre toujours donnant et jamais épuisé ,
Comment peux-tu suffire à ce cours insensé ?
Dans quel vaste réduit puises-tu la matière
A nourrir de tes feux la brillante lumière ?
Et de quelle huile enfin ta lampe au haut des cieux
Vit sans la consumer dès nos premiers aïeux ?
A mes sens étonnés de ta riche parure
Fais connaître la source aussi belle que pure !
En faisant un système à l'exemple d'autrui ,

Discourant à mon tour , je dirais aujourd'hui ,
Non sans quelque raison , que chaque corps céleste
Se suffit à lui-même et trouve en soi de reste ,
Les nombreux éléments qui le font subsister :
Ce qui fut une fois peut encore exister.
Ainsi les éléments qui de l'astre solaire
Alimentent les feux en sa vaste atmosphère ,
Elevés , reproduits , fourniront au soleil ,
La matière à brûler d'un éclat sans pareil :
De nouveau réunis et combinés ensemble
Sous leur première forme ils pourront, ce me semble,
Retombant au soleil , reproduire un appas
A conserver un feu nécessaire ici-bas.
Ainsi ce vaste corps sans nouvelle matière
Maintiendrait de son front l'éternelle lumière.
Chez nous ne voit-on pas la subtile vapeur
Du haut des airs portant la vie et la fraîcheur,
Aux végétaux détruits sous des formes si belles,
Faire hélas ! succéder tant de plantes nouvelles ?
De ses dons en tribut reçus à tout moment
La terre rétablit son vaste épuisement.
Mais certes le soleil ne vit pas de Comètes
Comme un riche seigneur, de cailles, d'alouettes.
Devenu par trop gras , après des mets si doux ,
De ses rayons accrus il nous brûlerait tous.



Discourant à mon loeur, je dirais à l'heure
Non sans quelques raisons, que l'air est
De suite à l'air même et trouve en son
Les hommes et animaux qui se font
Ce qui fut une fois peut encore exister
Ainsi les éléments qui de l'air se
Alimentent les lieux en sa vaste atmosphère,
Élevés, reproduits, tournent au soleil
La matière à bruler d'un état sans pareil
De nouveau rendus et composites ensemble
Sans leur première forme ils perdent, ce me semble,
Éclatant au soleil, reproduire un appas
À conserver un tel nécessaire tel pas
Ainsi ce vaste corps sans nouvelle matière
Maintenant de son front l'éclaircie lumière
Que nous ne voit en pas la sabbie vapor
Du haut des airs portant le vie et la fraîcheur
Aux végétaux détreints sous des formes si belles
Faire hélas ! se chercher tant de plantes nouvelles
De ses dons en tribut reçus à tout moment
La terre retient son vaste équilibre
Mais certes le soleil ne vit pas de Comètes
Comme un riche seigneur, les cailles, il donne
Évoque par trop gras, après des mois si longs
De ses rayons sévres il nous brûlerait tous



